

2^{ème} partie.

« Ce siècle avait 20 ans... »

Nota : Si Hugo commence ainsi son célèbre poème : « ce siècle avait 2 ans... » pour évoquer sa naissance, nous retiendrons sa formule en la transposant et l'adaptant à la naissance d'Elisabethville. Le siècle c'est le lien temporel entre 3 ou 4 générations, celles qui ont vu se construire Elisabethville et nous qui l'habitons encore aujourd'hui.

Suivons cette transmission selon un découpage articulé autour de deux grandes périodes caractéristiques.

1925 – 1955 : ces trente années qui ont changé nos territoires.
1960 – 2010 : mutations vers un espace entièrement urbanisé.

I - 1925 – 1955 : ces trente années qui ont changé nos territoires.

*Où deux hommes vont essayer d'appliquer chez nous la formule prêtée à A. Allais, de mettre :
« les villes à la campagne ». Ils y feront naître une extension urbaine originale,
enfant tardif d'Aubergenville et d'Epône.*

Courte par sa durée, cette période est fondamentale pour notre région. Jugez plutôt :

- 1924-28 : création d'Elisabethville.
- 1939-45 : deuxième guerre mondiale et occupation.
- 1950-55 : construction et démarrage des usines Renault-Flins.

Après cela, Aubergenville et Epône ne seront plus jamais tout à fait les mêmes : de villages, ils sont devenus banlieue.

Mais n'allons pas trop vite en besogne et reportons nous à Aubergenville et Epône en 1920, dans l'immédiat après-guerre.

Nous utiliserons abondamment pour ce faire, un petit opuscule paroissial, datant de 1926, édité à Meulan (archives de Mme A. Kindts à Epône).



(Une de l'almanach 1926 – éditeur Dumoulin – Meulan)

A L'aube du XXe siècle, nos villages meurtris par le conflit, restent attachés à leur composante rurale. A 40 km de Paris notre région est une « campagne » à l'image d'une grande partie du territoire de la France.

On recense en 1926, 40 chefs de famille identifiés comme « cultivateurs » à Epône et 41 pour Aubergenville.

On peut ajouter les jardiniers, marchands de bestiaux ou de machines agricoles, négociants en fourrages, en légumes ou en vins, les pratiquants de petits métiers liés aux activités agricoles : maréchal-ferrant, forgeron, bourrelier, tenant de pressoir à cidre...

Tous ces métiers attestent de la prégnance de l'activité agricole dans notre val de Seine.

Il y a presque un siècle, Epône nous donne toujours l'image d'un gros bourg bien doté en services divers : 2 médecins, 1 sage-femme, 1 pharmacie, 1 dentiste, 1 notaire, 1 receveur des impôts... et 6 cafés... ainsi que 28 possesseurs d'une ligne téléphonique.

Un peu plus à l'est, Aubergenville apparaît encore comme une parente « pauvre », avec seulement : 10 postes de téléphone installés – le N°1 étant situé chez M. Le Miroux au café de la gare. Si la commune peut rivaliser avec sa voisine en ce qui concerne le nombre de débits de boisson, faisant éventuellement office d'épicerie, elle n'offre par contre pas ou peu de services. Il faudra longtemps aller à Flins pour trouver un bureau postal.

En dehors des associations d'anciens combattants omniprésentes, on trouve celles des chasseurs et des pêcheurs (avec déjà le « gardon épônois»). Pas encore de club de football, mais une société musicale à Epône.

La société de jeu de tamis (ou de paume) présente à Aubergenville, Bouafle et Flins apporte une touche sportive originale, avec des adeptes jusqu'à la seconde guerre mondiale.

La fin des années 30 marque d'un étiage profond la démographie française. Le solde annuel des décès/naissances est négatif. Le pays doit à l'immigration de ne pas voir décliner sa population.

A la porte du centre économique principal de Paris, notre région accueille son lot de travailleurs étrangers. Les italiens sont parmi les plus nombreux, s'ils ne sont pas les seuls, beaucoup se fixeront et feront souche.

L'adage : « quand le bâtiment va tout va » se vérifie dans les années 20, c'est vrai pour ce qui nous concerne avec le vaste chantier de la future d'Elisabethville :

« Plus près de chez nous, sur le grand chantier du domaine de la Garenne... on peut entendre dix langues ou idiomes. Le chauffeur sibérien interpelle le cimentier portugais, le manœuvre croate s'entretient avec le maçon italien et le carrier espagnol répond au chef d'équipe belge pendant que le couvreur grec coiffe de rouge la nouvelle villa... tous ces gens s'entendent fort bien ; ils se plaisent particulièrement dans notre petite patrie des bords de Seine où ils désirent presque tous se fixer. »

(Extrait – page 4 du livret de 1926)

Vingt ans auparavant, il n'y avait pas d'étrangers dans nos communes, en 1926 on s'en félicite. Il en ira tout autrement dans la décennie de crise qui suivra.

A Aubergenville et Epône, les brassages de population nombreux et réguliers, vont profondément changer une composition humaine, restée jusqu'alors globalement inchangée depuis le 16^e siècle.

Le territoire d'Aubergenville est plus rural et modeste que celui de ses voisins d'Epône et Flins ; c'est pourtant là que des choix immobiliers et financiers vont apporter de radicales modifications touchant

durablement toute la région.

1 – De la Garenne à Elisabethville : 1920 – 1929.

Un belge en val de Seine : Edmond Ramoisy

Cela pourrait effectivement commencer comme une histoire belge puisque notre premier volet temporel s'ouvre avec la fin du conflit mondial de 1914-18, sur la personnalité originale et controversée d'Edmond Ramoisy – citoyen du royaume d'outre Quiévrain.

C'est le père fondateur d'Elisabethville en Yvelines et pourtant, hormis les quelques seniors ayant connu les années 30 et 40 dans la région, personne ou presque ne l'évoque aujourd'hui.



Il semble tombé dans le néant, dans les

oubliettes de notre mémoire collective.

De plus, le lieu qu'il a engendré le paternité.

renie jusqu'à n'avoir aucune trace de cette

(Photo d'après le numéro spécial du Bulletin Municipal d'Aubergenville consacré au cinquantenaire d'Elisabethville – 1928/1978)

Comment expliquer ce paradoxe ? Par quelle fatalité le maître d'ouvrage se trouve-t-il ainsi dépossédé de sa création ?

Je vous propose de vous en faire une idée en explorant ici quelques facettes de ce personnage tout à fait singulier.

Le financier « philanthrope » :

Edmond Ramoisy construit sa carrière dans le cadre du capitalisme triomphant de la fin du XIXe siècle. Il est inspiré par les expériences sociales de l'époque, comme celles des premières mutuelles. Après quelques années dans les assurances, il occupe le poste de directeur général de « la Belgique prévoyante », S.A. Fondée en 1904. L'objectif de cette société mutualiste est de gérer l'épargne de chaque dépositaire afin de lui reverser une pension retraite substantielle.

Après de nombreuses vicissitudes, la mutuelle connaît une période faste avec environ 120 000 affiliés en 1912.

Suivant l'exode du gouvernement, des élites et des capitaux belges en 1914, Edmond Ramoisy rapatrie en France les fonds de sa mutuelle : la société belge de prévoyance se transforme en une société franco-belge. En 1919, un montage financier permet à la Société Anonyme de Gestion (Edmond Ramoisy en est le directeur général) de contrôler différentes S.A. et sociétés coopératives (par exemple, la Belgique prévoyante), ainsi que des placements immobiliers, notamment celui concernant le domaine de la Garenne sur les bords de Seine.

Le promoteur « utopique » :

Dans le cadre d'une gestion à risque des capitaux mis à sa disposition, Ramoisy s'oriente vers l'immobilier prometteur au lendemain du conflit mondial. Le secteur est stimulé par toute une série de lois votées dans les années 20, permettant un accès plus facile à la propriété (la loi Loucheur en est la plus connue).

On parlerait aujourd'hui de « bulle immobilière ».

Notre homme d'affaires se met en quête d'un terrain en région parisienne. Il va rencontrer l'opportunité que lui fournit la famille Bertin propriétaire du domaine de la Garenne.

Près de 400 hectares, bien situés en bord de Seine, sont mis en vente en 1921.

Les derniers « seigneurs » du lieu quittent Aubergenville. Ils ont donné un maire à la commune et un mort au « champ d'honneur » (le lieutenant Jacques Bertin, tué dès les premières semaines du conflit).

Les choses sont rondement menées. Dès l'achat du domaine, les travaux débutent. La mairie d'Aubergenville accorde le permis de construire en 1924 ; L'extension sur le secteur d'Epône du domaine de la Garenne, se fera dans une seconde étape comme l'indique l'extrait suivant :

Le lotissement du Domaine de La Garenne (Secteur d'Epône) y compris le cahier de charges sus énoncé a été approuvé par arrêté préfectoral du Département de Seine et Oise, en date du dix Avril mil neuf cent trente, dont une ampliation a été déposée aux minutes de Me Letulle Notaire substitué suivant acte reçu par lui le treize Octobre mil neuf cent trente, le dit arrêté ainsi conçu:

Article Premier:- Est modifié ainsi qu'il suit l'article premier de l'arrêté préfectoral, daté du premier Mai mil neuf cent trente.

Sous réserve des droits des tiers et par déroga

(Extrait d'acte de vente – archives Malagnini)

Commanditaire, le financier belge a conçu un projet original de cité pavillonnaire.

Mais son ambition le portant plus loin encore, il souhaite développer une station de loisirs : « le petit Deauville » et ériger un monument à la gloire de l'amitié franco-belge.

Nous en parlerons ultérieurement.

L'escroc « sympathique » ? :

Si les comparaisons sont toujours hasardeuses, surtout dans des contextes différents, nous nous plaçons là dans le cadre de manœuvres frauduleuses, générant des scandales financiers et même politico-financiers. C'est ce qu'il advint d'E. Ramoisy, traduit en justice en France et dans son pays. Il sera jugé en Belgique, au motif d'avoir dilapidé l'argent de milliers d'épargnants, contribuant à leur ruine.

Accident ?

On peut en douter quand on sait que le financier n'en était pas à son coup d'essai (première faillite dès 1906) et qu'il a transféré ses capitaux sur des sociétés de droit français, afin de prévenir toute action dans son pays.

A cette époque, la comparaison se fait tout naturellement avec Stavisky. Le financier escroc de Bayonne a été retrouvé mort en janvier 1934 et cette affaire nauséuse défraie les chroniques en France, compromettant nombre de députés.

On rapproche les deux affaires au cours des vifs débats qui la même année, se déroulent sur les bancs de l'assemblée nationale belge, on peut s'en rendre compte dans l'extrait suivant :

C'est vous dire que cette société, qui prétendait, devant l'opinion publique, réaliser les espoirs des petites gens en leur assurant des rentes viagères mirobolantes, peut être rangée parmi celles créées uniquement dans le but de réaliser des opérations financières surtout au profit des dirigeants de l'entreprise.

M. Bouiuy. — Ils font penser aux « Staviskystes ».

M. Embise. — Des opérations comme celles de « La Belgique prévoyante » ont également été faites en France. A la fin du siècle dernier, quantité de société du même genre y ont été créées...

Nota: Vous pouvez retrouver ces échanges sur :

https://sites.google.com/site/bplenump/ceedings/1934/k00411154/k00411154_04

Je ne peux résister à l'envie de vous faire lire un autre extrait, plus long, mais qui replace bien le quartier d'Elisabethville dans un contexte financier plus large, tout en nous faisant ponctuellement apprécier « l'humour belge ».

Nota : toute ressemblance avec un scandale récent ayant ruiné l'épargne étasunienne et généré une crise financière mondiale en 2008 serait purement fortuite et involontaire (cf. les subprimes et B. Madoff !!!)

M. Embise. — ... Mon cher collègue, j'ai examiné le bilan. Avant d'être député et avocat, mon métier a fait que je me suis occupé de comptabilité pendant longtemps et, par conséquent, je sais lire un bilan. La société anonyme « La Belgique prévoyante » avait promis que les capitaux seraient transformés en titres d'Etat. La société anonyme n'a pas tenu ses engagements. Elle a placé la plus grosse partie des capitaux qui lui ont été confiés dans des sociétés anonymes. D'après le bilan de la société coopérative « La Belgique prévoyante » créée pour remplacer la société anonyme de même nom, plus de 43 millions étaient investis dans la Société anonyme de Gestion française au 31 décembre 1932. Plus de 11 millions de francs sont investis dans la Société anonyme des Sources de Chevron. Cinq millions sont engagés dans la Société anonyme de Confiturerie < Corosa » et sept millions sont engagés dans la banque La Mutuelle financière. La Société des Sources de Chevron additionne des pertes depuis 1925. La Mutuelle financière se trouve encore en perte. Quant à la Société anonyme de Gestion française, nous ne connaissons pas trop sa situation. Les nouvelles qui nous viennent de France nous indiquent que c'est par séries que la société se voit intenter les procès....

... Cette société, constituée en vue de réaliser l'espoir des petites gens et de mettre leurs épargnes en lieu sûr, est même allée jusqu'à faire de la confiture.

M. Goblet. — Et elle est en déconfiture.

M. Bouilly. — A moins que ce ne soit dans la mélasse...

...Où sont les capitaux? Ils sont répartis un peu partout. Les capitaux de la société anonyme sont passés dans la société coopérative. Celle-ci les a fait passer à la Société anonyme des Sources de Chevron, à la Mutualité financier? de la « Belgique prévoyante », à la Société de la Confiturerie Corosa, à la Société de Gestion française; ces capitaux sont passés au Home, au domaine d'Elisabethville, le grand domaine qui est encore à l'heure actuelle une source de conflits...

...

Le malheur, pour l'épargne belge, c'est que beaucoup de gens qui ont introduit jusque 2,000 et 3,000 francs dans la société ne sont d'ores et déjà plus certains de rentrer en possession de leurs capitaux. M. Edmond Ramois est devenu "l'administrateur délégué de la société coopérative pour trente ans et ne peut être révoqué que pour faute grave. Il est donc le maître de tous ces capitaux.

Les débats ne débouchent pas sur des troubles tels que la France va en connaître, catalysés par l'affaire Stavisky. Au nom d'une loi de 1930 sensée contrôler les sociétés financières, le parlement belge sanctionne E. Ramois et décide en 1937 de la liquidation de sa société la Belgique prévoyante ; celle-ci ne sera clôturée qu'en 1964.

Cette décision et la guerre qui survient, marquent la fin du lien entre Elisabethville et son financier créateur Edmond Ramois.

Tous ces débats loin s'en faut, ne suffisent pas à se faire une idée de la personnalité d'E. Ramois.

L'ancien combattant actif :

Il fut dès les débuts du premier conflit mondial, un ardent artisan de l'Alliance Franco-Belge dont il est le président dès 1914. A ce titre pendant et après la guerre il est l'interlocuteur privilégié des dirigeants des deux pays et entretient dans les années 20-30, des liens avec les associations d'anciens combattants (il prête ses locaux parisiens à l'UNC afin d'organiser ses réunions).

Il contribue à des actions charitables afin de venir en aide aux veuves et orphelins de Belgique comme nous le voyons dans l'article suivant :

...Il n'est pas un Français qui ne veuille, dans la mesure de ses moyens, apporter son concours à la baronne de Gaiffier d'Estroy, femme de S. Exc. le ministre de Belgique, et à S. A. la princesse de Ligne, présidente d'un comité de dames auquel s'est associée l'Alliance franco-belge. il s'agit-d'organiser au Trocadéro, pour le dimanche 29 avril, une grande fête de bienfaisance dont le programme sera superbe...Pour cette représentation solennelle, les loges seront 30 francs la place, les fauteuils d'orchestre à 20 francs, les fauteuils de balcon 10 francs et les autres places à 5 et à 3 francs. Quant aux dons, ils peuvent être adressés à, la légation de Belgique, 20, rue de Berry. La correspondance sera reçue par M. E. Ramois, secrétaire, 58, rue de la Victoire.

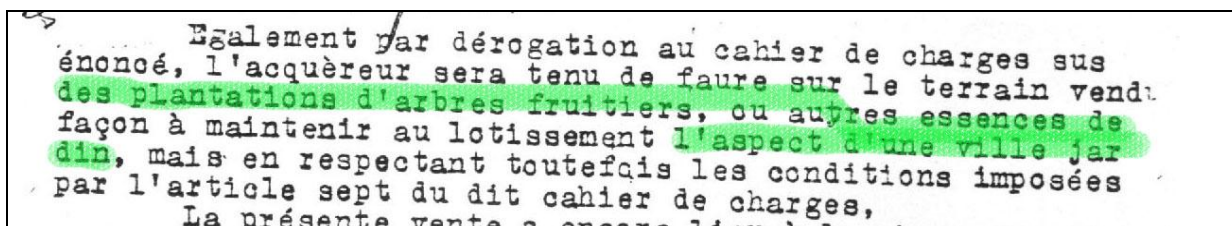
(Extrait du « Gaulois » du 04/06/17 d'après : www.gallica.fr)

Alchimie d'un lotissement.

Le plan du lotissement des années 20 : la conception d'ensemble en est encore perceptible de nos jours malgré la densification de l'habitat. Nous le devons à l'unité du lieu, à la trame particulière de ses avenues et à l'architecture originale des premières villas.

Avant d'en suivre la genèse, une petite précision sémantique s'impose au risque de paraître ergoter.

On parle souvent pour Elisabethville de : « cité jardin ». C'est vrai si l'on pense au seul paysage, boisé et fleuri qu'Edmond Ramois impose dès l'origine aux nouveaux propriétaires.

Un extrait d'un acte de vente de 1933, transcrit en typographie dactylographique. Le texte est encadré et certaines parties sont surlignées en vert. Le surligné concerne la phrase : « des plantations d'arbres fruitiers, ou autres essences de façon à maintenir au lotissement l'aspect d'une ville jardin, mais en respectant toutefois les conditions imposées par l'article sept du dit cahier de charges, ». Le reste du texte est : « également par dérogation au cahier de charges sus énoncé, l'acquéreur sera tenu de faire sur le terrain vendu... La présente vente a encore lieu... »

Egalement par dérogation au cahier de charges sus énoncé, l'acquéreur sera tenu de faire sur le terrain vendu des plantations d'arbres fruitiers, ou autres essences de façon à maintenir au lotissement l'aspect d'une ville jardin, mais en respectant toutefois les conditions imposées par l'article sept du dit cahier de charges, La présente vente a encore lieu...

(Extrait d'un acte de vente de 1933 – archives Malagnini)

« Ville jardin » écrit-il dans le sens de ville fleurie. Elle l'est restée, même si le cahier des charges d'alors n'a plus cours depuis longtemps.

Mais le concept de « cité jardin » en architecture est tout autre et plus spécifique.

On peut affirmer qu'il n'y a rien ici du projet global de l'utopiste anglais Howard, associant plusieurs types de quartiers et d'activités dans le souci d'aménager l'espace social en y intégrant les catégories les plus défavorisées. On pourrait même dire qu'Elisabethville est à l'opposé de cette vision.

S'il est vrai que les années 20 voient s'édifier quelques « cités jardins » en proche banlieue parisienne, pour « socialiser » la classe ouvrière, nous avons affaire ici à une opération de morcellement classique d'un domaine. Il sera partagé en plusieurs lots afin d'édifier un ensemble résidentiel plutôt réservé à une clientèle aisée.

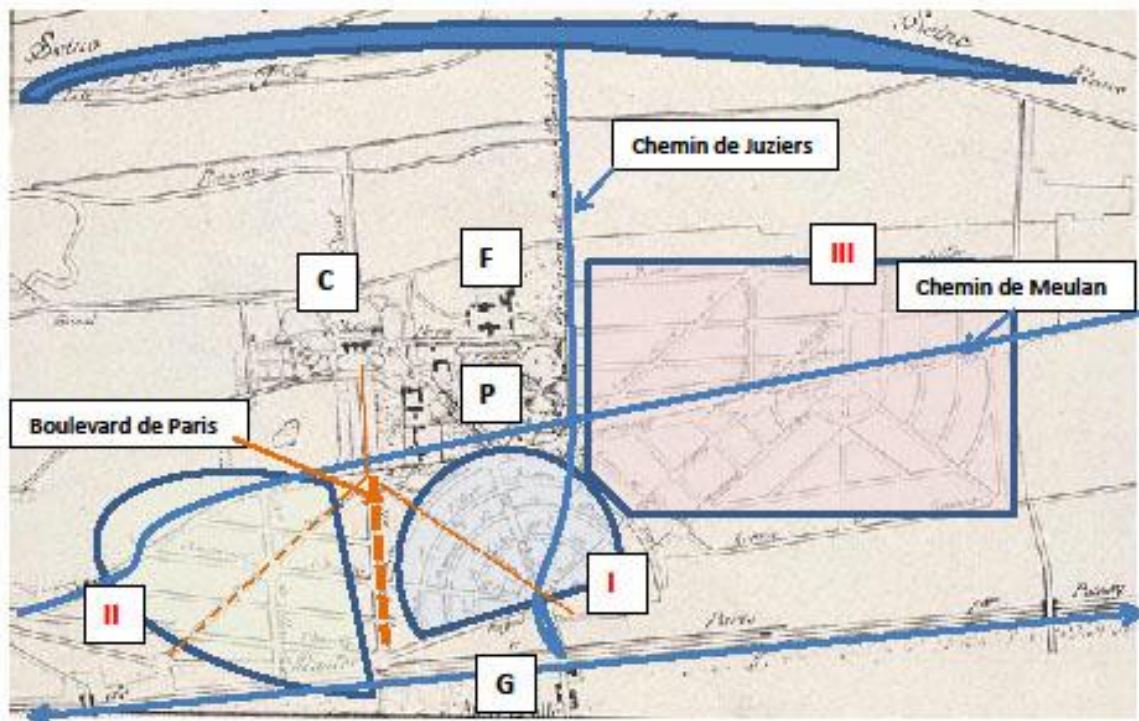
Ce n'est pas nouveau dans une région où les effets de la deuxième industrialisation permettent à une classe moyenne en expansion, de devenir propriétaire d'une villa en périphérie de la capitale, entrant ainsi dans ce que l'on peut considérer comme une première société de consommation.

Ce qu'entreprend Ramois sur le territoire des communes d'Aubergenville et Epône est de même nature et prolonge les entreprises antérieures du Vésinet et plus récemment de Maisons-Laffitte, le Raincy. Ce sont des lotissements, établis le plus souvent dans des parcs de châteaux, près d'une voie ferrée et plus ou moins dotés d'équipements collectifs, car essentiellement dédiés à la villégiature.

Il faut aller vite pour réduire le temps entre les investissements initiaux et les premières ventes, afin de rembourser rapidement les emprunts et de rentabiliser l'opération.

C'est ainsi qu'agit E. Ramois.

Ses plans se fondent sur une réalité géographique et urbaine qu'il aménage judicieusement, bien conseillé en cela par des équipes d'architectes régionaux.

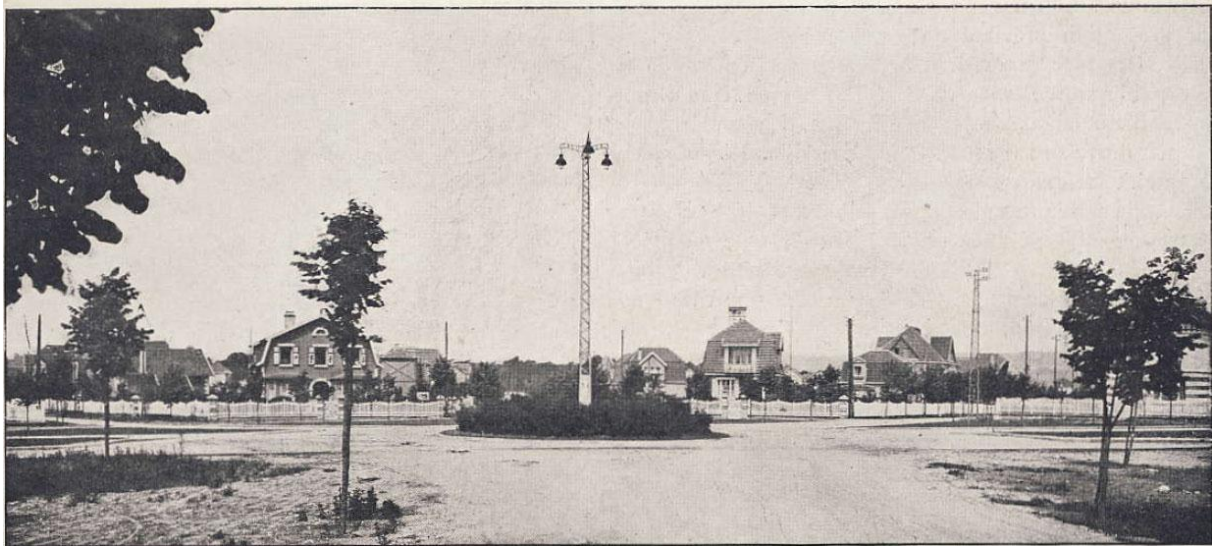


(Schéma D. Masfrand d'après un plan de la revue « la construction moderne » - juillet 1927)

- Ce territoire est bordé par la Seine au nord et la voie ferrée Paris-Mantes au sud.
- Il est traversé par les chemins ancestraux qui assurent la liaison avec les communes voisines : chemin de Juziers, chemin de Normandie (ou chemin aux bœufs) qui se scinde lui-même en 2 après le pont Galon, donnant naissance au chemin de Meulan.
- On y trouve aussi les points de fixation que sont : le château : C, la ferme : F, le parc : P et la gare : G.
- Un bois avec des allées rayonnantes à partir de places existe déjà depuis le XVIIIe siècle (cf. p. 29) ; le dessin en est partiellement conservé dans la partie III.

C'est sur un paysage qui n'a pratiquement pas changé depuis deux siècles, que Ramoisy calque son morcellement : découpage de parcelles parfaitement visibles sur le schéma. Le bâti doit évoluer en trois étapes : la première est mise en œuvre dès 1924 pour les lots de la partie I sur Aubergenville. La deuxième tranche de vente concernant la partie II sur Epône commencera en 1930. Pour cause de faillite et de guerre, la troisième attendra 1950 et son rachat par la Régie Nationale des Usines Renault.

Quand on parle d'Elisabethville, on se contente d'une vision réduite à l'ensemble I ce qui nous amène, de mon point de vue, à ignorer la complexité et complémentarité du projet global.



(Photo d'après « la construction moderne » - 1927)

La place de l'étoile, marque l'entrée du lotissement (l'actuel quartier des Brissettes n'en fait pas partie).

La gare et son goulet d'étranglement est le seul point d'arrivée réel. A partir de là, le plan semi-sphérique s'impose pour relier tous les centres d'intérêt du domaine, ainsi que les parties II et III qui s'étendent à l'est et à l'ouest.

On peut éventuellement retrouver dans cette forme, la quête de perfection chère à Platon, aux architectes de la Renaissance, à d'autres encore au XIXe siècle. Le cercle est pour eux un modèle pour une cité idéale.

Si Ramoisy conçoit rationnellement son premier lot, il le fait en association avec les deux autres, pour lesquels on décompte une douzaine de places avec allées rayonnantes, ainsi que des avenues en demi-cercle dans la partie III.

Tout cela ne retire rien à l'originalité ni à l'esthétique du morcellement de la partie centrale, qui restera la seule réellement bâtie jusqu'au milieu des années 50 (d'où peut-être cette vocation à faire oublier les deux autres).

Je voudrais cependant terminer cette longue analyse par un dernier point, qui restera une interrogation.

Si ?... Si E. Ramoisy avait pu aller au bout de son projet ?

Regardez sur le schéma de la page 60, l'axe du boulevard de Paris ; conduisant à feu le château de la Garenne. Il constitue la partie centrale d'une « patte d'oie » qui n'a rien à envier à celle de Versailles.

Il se présente ici comme le second axe directeur de l'urbanisation du quartier.

Aujourd'hui dépossédé de son débouché seigneurial, il intrigue avec sa perspective aux larges trottoirs (le double des autres boulevards).

Il semble « orphelin » d'un aménagement qui ne s'est jamais réalisé.

Je ne peux résister à vous poser une ultime question.

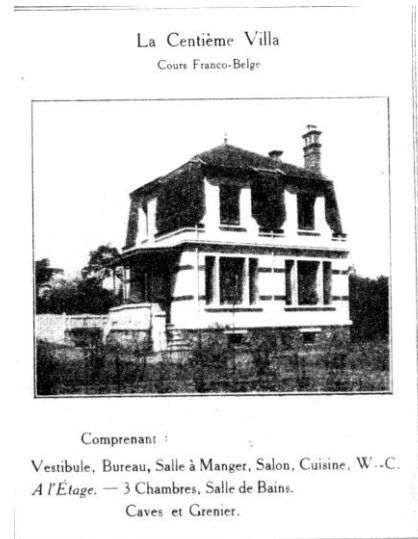
Pourquoi E. Ramoisy a-t-il choisi de nommer avenues les voies circulaires, alors que les radiales partant de l'étoile seront des boulevards ?

Paris nous a plutôt habitué à des boulevards périphériques et circulaires, pour des avenues rayonnantes.

C'est peut-être un clin d'œil de notre promoteur ou bien une histoire belge avant qu'elles ne deviennent à la mode chez nous.

Une réalisation complexe et ambitieuse. Poussé et influencé sans doute par des réseaux d'intérêts aux motivations diverses : financiers français et belges, responsables nautiques, militaires, religieux... le projet d'E. Ramoisy va devenir en cinq ans, un ensemble d'une originalité étonnante.

Un espace résidentiel : La société Home, chargée de commercialiser les lots et habitations en propose quelques modèles. Le style est « néo-normand » (cf. Deauville) avec de faux colombages.



(Fiches de présentation de villas – archives J. Reich)

Nombre d'acheteurs sont tombés sous le charme de ces pavillons bordés en façade par des jolies barrières en bois, peintes en blanc. Ces clôtures légères et coquettes sont restées très longtemps imprimées dans les souvenirs des plus anciens habitants du quartier ; aujourd'hui elles ne sont qu'exceptionnellement préservées.



(Photo D.Masfrand – 2013)

Vastes perspectives et espaces boisés ajoutaient à l'attractivité d'un lieu qui a du capter bien des regards et susciter bien des envies chez les usagers de la ligne du chemin de fer Paris-Rouen. C'est cette vision de carte postale qui a poussé Geneviève Malagnini et sa famille, à quitter la petite couronne parisienne pour s'installer à Elisabethville. Elle ne fut sans doute pas la seule à agir ainsi.

Quelques entorses intéressantes sont à noter dans le style « rural » suivi par la grande majorité des constructions.

Des esprits moins moutonniers ou plus au fait des modes, vont se tourner vers des architectes résolument marquées « art moderne ». On dénombre 5 maisons de ce type en 1932, avec terrasses et angles droits caractéristiques.

Elles posent dans la vallée, modestes répliques de la vaste demeure que R. Mallet-Stevens construit à la même époque à Mezy, pour le couturier P. Poiret. Achetée par la comédienne Elvire Popesco, cette blanche demeure snobe toujours Elisabethville du haut de son coteau.



(Villas « art moderne » construites aux débuts des années 30 à Elisabethville – photos D.Masfrand)

S'il existe quelques grosses propriétés dans le lotissement, la plupart sont de taille moyenne et s'adressent à une clientèle petite bourgeoise ou à revenus plus modestes. Les prix sont abordables pour l'époque et le démarrage des ventes se fait bien : 100 pavillons réalisés en 1925 ; 190 en 1931.

La grande originalité du lotissement, outre son aspect esthétique, réside dans ses aménagements, dont fait l'éloge la revue d'architecture : « La construction Moderne » dans un numéro de 1927.

Tous les pavillons sont reliés à un réseau de distribution d'eau via le château d'eau, construit sur le point le plus élevé du lotissement.



(Le château d'eau aujourd'hui comme hier – Photo et carte postale D.Masfrand)

Ajoutons la qualité de la voirie, l'assainissement des eaux des sanitaires vers un réseau souterrain, l'éclairage public... On mesure tout ce que cela représente pour les premiers habitants d'Elisabethville, quand on sait qu'une bonne partie de ces aménagements n'existe ni à Aubergenville ni même à Epône.

A l'échelle de la France au milieu des années 1950, c'est plus de la moitié des habitations qui ne possèdent pas encore l'eau courante.

Un espace d'activités et de services :

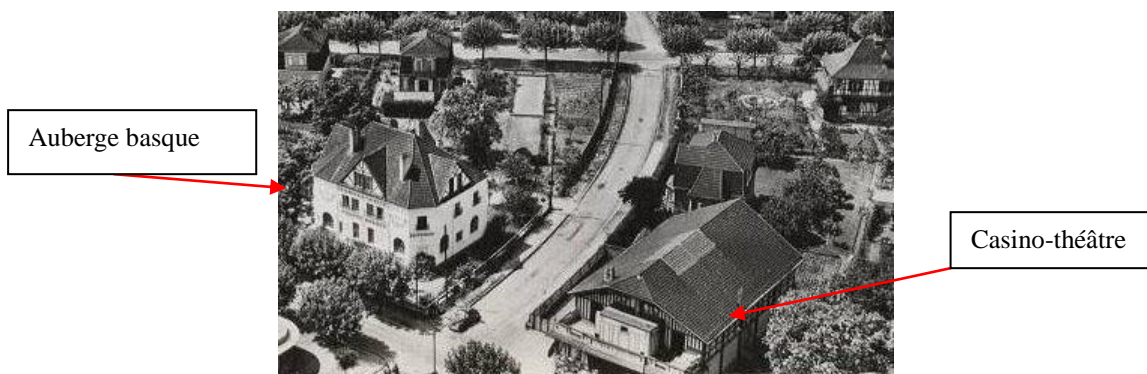
E. Ramois complète aussi l'embryon industriel local en créant une autre S.A. à partir des fonds mutualistes : ce sera la confiterie « la Corosa ». Elle s'installe à proximité de la voie de chemin de fer et de la gare, où sa façade de brique rouge s'étire toujours le long du boulevard de Mantes ; seules les activités ont changé.



(La confiterie : extérieur aujourd'hui – intérieur hier – Photo et carte archives d'Aubergenville)

Les résidents étant de plus en plus nombreux, il faut très vite intégrer les premiers commerces au paysage du lotissement. Nécessaires au ravitaillement d'une population en croissance rapide, ils ne doivent pas en dénaturer le charme. Boulanger, boucher, épiciers, bar-tabac, s'installent en respectant les obligations d'un cahier des charges qui leur interdit entre-autre, d'ouvrir sur les avenues. Ils se regroupent le long du boulevard J. Rémy (il deviendra celui du Commerce ultérieurement). Si vous ajoutez à ces boutiques la ferme, qui fournit lait et produits agricoles divers, les nouveaux venus trouvent sur place de quoi satisfaire tous leurs besoins essentiels. Quant au superflu !

Hôtels et bars-tabacs sont déjà présent dans le quartier de la gare, mais on va édifier dans le lotissement un hôtel restaurant d'un autre standing : ce sera l'auberge basque du Giboin tenue longtemps par un souletin de Barcus, monsieur Jauréguiberry. En vis-à-vis, de l'autre côté de l'avenue de Liège, est construit un autre bâtiment emblématique de cette période : le Casino-Théâtre.



(Détail d'une carte des années 50 – collection M. Coupet)

Je me permets encore une petite remarque pour avoir lu et entendu dire, qu'il y avait un « casino » à Elisabethville. Elisa n'est pas Enghien, le casino dont il est question ici est à comprendre dans le sens latin du mot : salle de représentation, de spectacle ; comme l'est à Paris, le casino du même nom.

Outre le théâtre, le bâtiment sera équipé très tôt en salle de cinéma. Le sous-sol accueillant musiciens et danseurs pour les « bals populaires » qui dureront jusqu'à la fermeture du lieu dans les années 1970.

Les deux bâtiments nous font suivre le boulevard F. Chatelus (boulevard de la plage en 1950), il succède au chemin de Juziers et se prolonge jusqu'au fleuve par une voie réaménagée, bordée de peupliers.

Cette allée majestueuse conduit à l'un des nouveaux centres d'intérêt de la cité Ramoisy : la plage de Paris.

Un espace de loisirs : « le petit Deauville » ou : « la plage de Paris ».

Le promoteur va valoriser le château, son parc, ses importants terrains disponibles et transformer les infrastructures sommaires qui existent en bordure de Seine.

L'idée géniale est ici de tirer profit des avantages géographiques locaux et de la configuration favorable de la rive gauche du fleuve à proximité du bras mort du Giboin.

La rive est légèrement incurvée, protégée par la longue île verte qui partage le bras de Seine en deux à cet endroit. On va y déverser des milliers de m³ de sable afin d'y créer une plage artificielle.



(Document M. Bertinot)

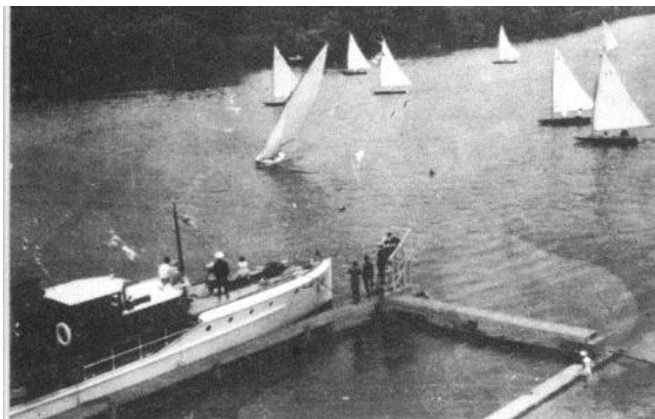
Nous sommes en pleine période de valorisation des baignades en rivière, faisant naître des sites sur la Marne, l'Oise, l'Essonne... Si cela répond aux préceptes des hygiénistes, c'est aussi un signe de l'émancipation en cours, de la société parisienne des : « années folles ».



(Cartes présentant les premiers aménagements de la « plage de Paris » - collection monsieur Mauvée)

Il n'est peut-être pas anodin non plus de rappeler que le plan d'eau de Meulan-les Mureaux a accueilli des épreuves pour les jeux olympiques de 1924.

La région est connue et attractive avec les activités nautiques de quelques clubs dynamiques. Ramoisy et ses amis investisseurs surfent sur cette vague.

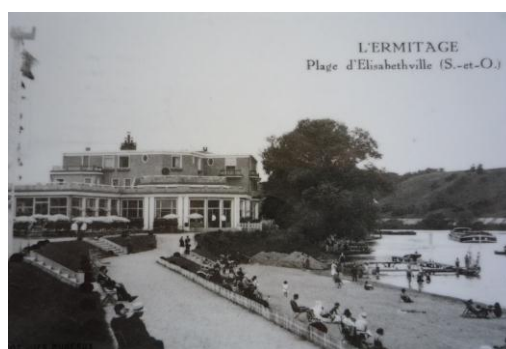


(Carte M. Bertinot – le ponton en bois d'Elisabethville)

Dès la fin des années 30, les bains dans la Seine à partir d'un ponton en bois seront couplés avec les possibilités offertes par un bassin en dur situé sur la partie haute de l'ensemble. La piscine semblant prolonger ainsi l'hôtellerie de l'Ermitage.

Ces deux représentations peut-être séparées par une dizaine d'années, permettent de suivre l'évolution d'une construction devenue une bâtisse Art Moderne. Aspect qu'elle gardera jusqu'au dernier quart du XXe siècle. Elle domine le fleuve comme un vaisseau échoué, regardant vers la rive nord et son coteau proche.

C'est là que seront organisés repas, festivités et bals qui attireront le « tout Paris ».



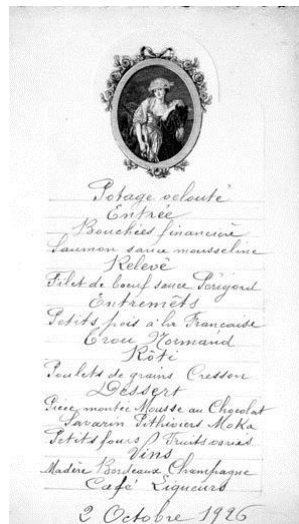
(Cartes J. Reich et monsieur Mauvée)

De la plage, on peut faire signe au passeur qui assure la liaison entre les deux rives, au débouché de l'ancien chemin de Juziers (il ramera ainsi, jusqu'au milieu des années 50).

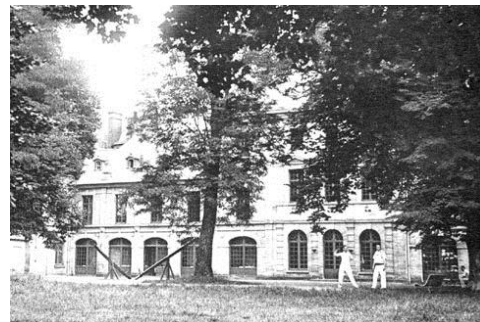
Le nouvel aménagement des lieux en 2014 lui redonnera peut-être vie ; avec un moteur cette fois ci ?

Second pilier de la station de loisirs : le château.

Il conserve sa façade néo-renaissance (avec les aménagements récents de monsieur Bertin), devient un hôtel restaurant de renom, siège du Sporting Club de France, ouvert sur un golf de 18 trous et sur 4 courts de tennis.



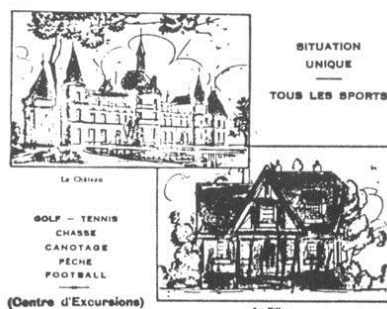
(Un menu de l'époque – document monsieur Mauvée)



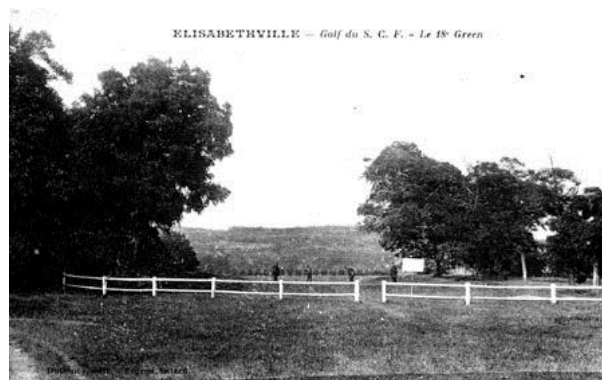
(Cartes monsieur Mauvée – accueil en façade et à l'arrière du château à droite, deux élégants en tenue sportive)

La « plage de Paris » voulue par E. Ramoisy met l'accent sur ses équipements sportifs, sur lesquels insistent les brochures promotionnelles. Outre les installations déjà évoquées, on trouve un parcours aménagé dans le parc (il subsistera en partie jusqu'au milieu des années 50), ainsi qu'un terrain dégagé au sud de la ferme permettant des rencontres de football.

LA PLAGE DE PARIS



(Document M. Bertinot)



(Carte monsieur Mauvée - parcours de golf)

Un espace commémoratif : souvenir de 14-18 et esprit mutualiste.

J'ai déjà abordé plus haut, (cf. page 50-51 sur la guerre de 14-18) l'assemblage mémoriel que constitue toute la partie centrale d'Elisabethville, avec ses avenues se référant à des batailles symboliques du conflit sur les territoires belge et français

E. Ramoisy entend bien placer sa réalisation urbaine dans le cadre précis de l'Alliance franco-belge dont il est le président. L'église sainte Thérèse en est le marqueur principal.

La préoccupation du curé d'Aubergenville rejoint celle de l'Eglise de France dans son entreprise de construction d'églises en banlieue, afin de rechristianiser des territoires ouvriers ouverts à d'autres influences (néfastes ?).

Le promoteur belge n'est pas le seul à avoir souhaité la construction de l'édifice, mais il va jouer un rôle essentiel, en suscitant une campagne de souscription en Belgique et en France. C'est lui aussi qui parlera d'un : « monument votif » dans son discours inaugural de 1928.

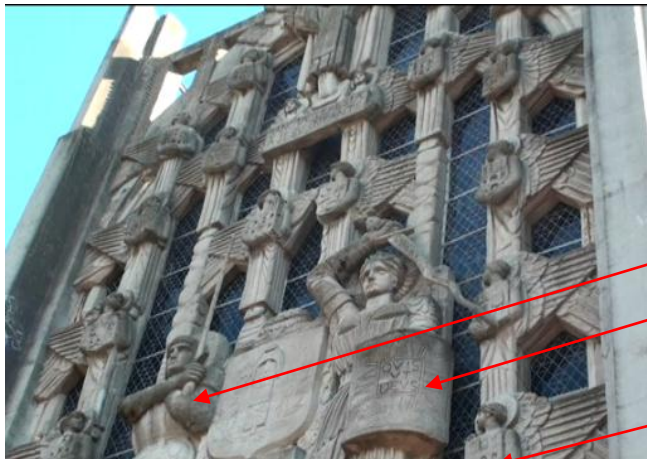
C'est l'occasion pour les architectes de poursuivre les expériences utilisant le béton armé. L'église Notre Dame du Raincy a montré la voie dès 1912, mais Elisabethville innove dans l'usage décoratif qui en est fait du nouveau matériau.

Sur la façade particulière de cet édifice « néo-gothique », le sculpteur Carlo Sarrabezolles expérimente une technique de moulage des sujets sur du ciment frais.

Regardez à cet égard le court reportage accessible sur le site de l'INA :

<http://www.ina.fr/video/AFE00001027/aubergenville-sculpture-sarrabezolles-video.html>

La notoriété de Ramoisy et de ses relations permet un regroupement d'artistes de renom autour du projet de l'architecte P. Tournon.



L'inauguration de 1928, se fait en grandes pompes devant tout un gotha politique, militaire et religieux franco-belge. Tous se tiennent devant les statues de Jeanne d'Arc et de Saint Michel, unies sur la façade de l'église, prêts à défendre leurs pays comme ils viennent de le faire dans les récents combats.

Anges tenant les écussons des villes martyres, belges et françaises.

(Photo D.Masfrand – façade occidentale)

Outre ce monument remarquable, Sarrabezolles termine la même année la statue qui remplace le lampadaire de la place de l'étoile. Du haut de son piédestal elle parachève dans la pierre, la volonté d'inscrire Elisabethville en Yvelines dans le cadre du premier conflit mondial et dans celui de l'amitié franco-belge.

Les décennies passées, les modifications effectuées, non rien ôté au projet initial du président de l'alliance franco-belge. A nous de savoir le lire et le faire revivre aujourd'hui.

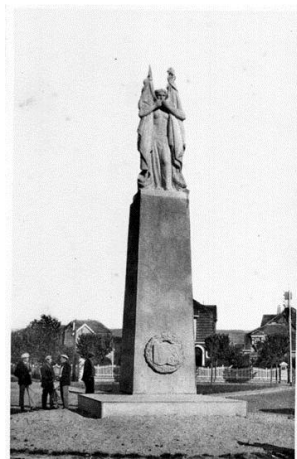
Ci-dessous : les métamorphoses d'une place de 1923 à 1928. Le lampadaire est remplacé par la sculpture de C. Sarrabezolles qui étreint les drapeaux des deux nations et regarde vers le sud, vers la gare et Aubergenville.



(Archives monsieur Mauvée)



(Archives monsieur Mauvée)



(Archives J. Reich)

Un second point me semble utile pour se faire une meilleure idée de la personnalité du promoteur belge.

Il affiche ouvertement ses liens mutualistes dans les noms proposés pour les premiers boulevards rayonnant à partir de la place de l'étoile (excluant J. Bertin). Deux personnalités rappellent l'engagement pour la cause mutuelle : Frédéric Chatelus ((précurseur social reposant au cimetière du Père Lachaise à Paris) et Camille Dugas (président de la Mutualité libre Internationale dont Ramoisy était lui-même secrétaire).



(Un homme et son boulevard : F. Chatelus – photo www.landrucimetieres.fr – plan M. Ordonneau)

Je n'ai pas de certitude pour les autres personnalités choisies : Alphonse Pire, Charles Goffaux, Julien Varendonck, Joseph Rémy, Joseph Janssens. Françaises ou belges elles semblent liées à l'idée de sciences, de progrès et d'améliorations possibles dans la vie des hommes.

Voilà qui clôt cette longue présentation de la genèse d'un ensemble urbain original. Il est plus qu'un simple lotissement, et en 1928, son promoteur ambitieux est comme plébiscité par le faste cérémonie d'inauguration et la notoriété de ses invités.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là...

Le parrainage d'une reine.

Un prénom associé au substantif « ville » est exceptionnel dans notre France républicaine.

Comment une femme, reine étrangère de surcroît, peut-elle être associée à un baptême urbain en Ile-De-France ? Comment passe-t-on du prénom à la ville ?

Je vous propose donc une page « people » afin de retrouver les liens tissés entre notre quartier et les grands monarques européens.

Elisabeth de Belgique 1876 – 1965 :

Épouse d'Albert 1^{er}, elle est d'origine germanique (bavaroise) mais devient pendant le premier conflit mondial la « Reine infirmière » soignante et protectrice de son peuple d'adoption. Elle est présentée et perçue comme un soutien concret aux combattants par son activité de tous les instants aux côtés de son époux, sur le front, comme à l'arrière.

Cette photo d'elle dans les années 20, est contemporaine de la naissance du quartier d'Elisabethville sur la commune d'Aubergenville.



Mode des « années folles », regard pénétrant, elle symbolise l'émancipation féminine « aristocratique » de la période.

Vous êtes sans doute comme moi sous le charme de la souveraine, mais elle, comment en arrive-t-elle à s'intéresser à nous ?

(Crédits photo : <http://fr.wikipedia.org/>)

J'ai lu quelque part que la reine avait logé au château de la garenne pendant la guerre, ce qui justifierait la dénomination donnée ultérieurement au lieu. Aucune piste n'accrédite cette hypothèse et le projet de lotissement s'est réalisé fortuitement, sur un terrain mis en vente seulement après la fin du conflit.

C'est encore une fois l'action d'Edmond Ramoisy qui sera ici déterminante.

Bien introduit en cour par les nombreuses fonctions honorifiques qu'il occupe, il demande à la Reine des Belges son parrainage pour la nouvelle cité édifiée en bord de Seine.

La Reine répond favorablement, le lotissement devient Elisabethville, inscrivant sa toponymie originale dans la géographie et dans l'histoire locale.

E. Ramoisy obtiendra aussi de la compagnie de chemin de fer qu'elle rebaptise sa halte en : « Aubergenville-Elisabethville », signifiant ainsi la "belgitude" et le statut particulier d'un lotissement qui se regarde déjà en cité nouvelle.

Cette demande répond surtout au souci d'informer mieux les clients parisiens, égarés dans ce « far west » rural.

Elisabethville toujours, avec une représentation de l'église sainte Thérèse choisie pour illustrer notre station, salle des pas perdus, à la gare saint Lazare.



(Photo – archives mairie d'Aubergenville)

“Gaulois et républicains”, les premiers sujets de cette enclave particulière, se donnent de bonne grâce à une monarchie pour le moins distante.

Le conseil des copropriétaires préside aux destinées du lotissement aux côtés du président de la S.A.G. dans le cadre d'une « démocratie locale » partagée. Nous reparlerons de son action.

Le devenir d'un nom.

On peut retrouver la naissance sur le sol britannique d'une communauté belge portant elle aussi le nom d'Elisabethville. La guerre de 14-18 est encore une fois à l'origine de ce choix.

Dès la fin de l'année 1914 une importante population belge immigrée en Angleterre, à Birtley, entre Newcastle et Durham, s'organise dans un lotissement qui reçoit le nom d'Elisabethville en hommage à la Reine. Ce sera un pôle industriel qui contribuera à l'effort de guerre.

La cité « disparaîtra » avec la fin du conflit et le retour au pays des émigrés. Il en reste le souvenir véhiculé par des cartes postales et des écrits ou sites, comme par exemple : <http://www.birtley-elisabethville.be/>.

Quelques années auparavant était fondée, en 1911, la ville d'Elisabethville au Congo (alors colonie belge d'Afrique). Si la dédicace montre l'attachement de ses sujets à la jeune souveraine, nous sommes là, face à une réalisation d'une tout autre ampleur qu'en bord de Seine. L'agglomération du sud-Congo compte près de 120 000 habitants en 1950 et un million avec toute sa province. C'est une fenêtre sur le monde que les événements tragiques de la décolonisation des années 60 contribueront à faire connaître de tous.

Cette homonymie ne sera pas sans conséquences, bien modestes il est vrai, pour notre quartier.

De nombreuses anecdotes évoquent des lettres arrivant chez leurs destinataires d'Elisabethville en Seine et Oise (c'est notre département jusqu'à la fin des années 60) surchargées de tampons et de timbres en provenance d'un lointain pays d'Afrique. J'ai eu l'occasion de voir une telle enveloppe montrée à la classe par l'institutrice d'alors, madame Delpuech – les collectionneurs de timbres rêvaient d'en posséder une.

Pour tel autre, c'est l'attente d'un remboursement de frais par son entreprise, avec comme réponse de la secrétaire à la question posée : « oui, je vous l'ai bien envoyé à l'adresse que vous m'avez communiqué... à Elisabethville, au Congo » !

A l'époque on indiquait sur l'enveloppe : « Elisabethville – Seine et Oise » et le tri postal pouvait se méprendre, sachant qu'Elisabethville n'existe pas en tant que commune, sauf... au Congo belge !

Aujourd'hui, la décolonisation a transformé Elisabethville en Lubumbashi (dans un pays devenu le Zaïre, puis république démocratique du Congo) et très peu d'habitants d'Elisabethville en Yvelines continuent d'inscrire sur leur courrier, le nom de leur quartier.

Ces deux communautés fondées en l'honneur de la même personne sont tombées dans un quasi oubli ; au même moment.
Et pourtant !



(Photo D.Masfrand – enseigne-dédicace de la boulangerie d'Elisabethville)

Si descendant du train à Aubergenville-Elisabethville en direction de la place de l'étoile, vous passez devant une boulangerie avec l'envie d'un croissant ou d'un pain au chocolat, vous saurez que l'enseigne : « A la Reine Elisabeth » ne se réfère pas à une illustre souveraine britannique présente dans l'actualité depuis 1952.

C'est l'un des derniers hommages restant, en l'honneur d'une Reine de Belgique qui a profondément marqué les années du premier XXe siècle et notre petit microcosme aussi.

L'âge d'or d'Elisabethville jusqu'en 1945

Pendant une dizaine d'années le territoire d'Elisabethville devient un lieu hautement cosmopolite. Des mondes totalement étrangers les uns aux autres s'y côtoient. On peut essayer d'en retrouver quelques caractéristiques.

Le Tout-Paris :

Les personnalités de la politique, de la mode et du spectacle se retrouveront à l'occasion à l'hôtel restaurant du château de la Garenne, iront se baigner en Seine ou danser aux abords de l'Ermitage.

C'est ce que fera R. Vaillant – alors journaliste – pour les besoins d'un article qu'il rédige en 1929 sur les plages de la région parisienne et plus spécifiquement sur celle d'Elisabethville.

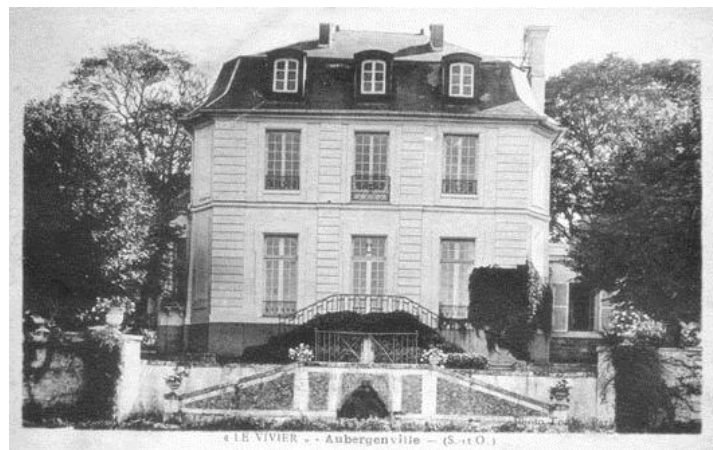
P. Tournon y séjournera souvent accompagné de son beau-père E. Branly.

On vient pour pratiquer l'un des nombreux sports proposés, pour chasser ou pêcher mais aussi tout simplement pour se reposer ou se divertir, assister à un défilé de mode (du couturier Poiret par exemple) ou danser le charleston.

On ne peut qu'imaginer en fin de semaine, le défilé des automobiles – exceptionnelles pour l'époque – entre la « route de quarante sous » et le château ou la plage.

Le « Petit Parisien » du 15-12-1928 relate ainsi le premier – sinon l'un des premiers – accident entre une voiture et un train express, au passage à niveau de la gare. Les blessés conduits à l'hôpital de Mantes sont le gérant de l'hôtel restaurant et le directeur du château.

Je ne suis pas certain que les grands bourgeois installés depuis le XIXe siècle dans leurs demeures, aux abords des villages d'Aubergenville ou d'Epône, se soient intéressés à cette migration de la vie parisienne vers les bords de Seine. Par exemple, les carnets d'Hélène Berger n'évoquent à aucun moment Elisabethville, alors qu'ils décrivent les environs d'Aubergenville ou la famille réside, au château du Vivier.



(Archives monsieur Mauvée – le château du Vivier)

D'ailleurs, les foules assemblées pour les festivités de l'ermitage ou celles du château, ne font que passer. Elles traversent nos territoires sans les regarder vraiment.

Opposition ville-campagne sans doute, mais surtout barrage social jouant ici à plein pour séparer deux mondes et deux modes de vie.

De manière plus anecdotique, on peut voir dans cette quête de plaisirs et de loisirs, la libéralisation des mœurs touchant une frange limitée de catégories sociales. C'est pour nos villages une ouverture les faisant entrer dans la modernité.

On regarde avec curiosité - comme on feuillettera plus tard « point de vue image du monde » - le va et vient des nantis et des dandies ; le spectacle est dans la rue.

La piscine, le golf et le tennis ne sont pas pour tout le monde à Elisabethville ; on ne saurait parler de démocratisation même si le Front populaire et les congés payés sont passés par là en 1936. Ils sont cependant des lieux de promenade pour tous, associant même de loin, les résidents d'Elisabethville aux activités des riches parisiens.

On peut penser que le regard est « neutre », peut-être envieux. Car si quelques enfants et adolescents, dont on m'a raconté l'histoire, s'amuseront encore après la seconde guerre mondiale, à dégonfler les pneumatiques des automobiles stationnées devant l'ermitage, ce sera par jeu, pour le plaisir de voir au matin, le garagiste Duboc s'activer avec sa pompe à main et non pas dans un souci de lutte de classe.

Les parisiens en résidence secondaire.

Ils sont un certain nombre à posséder ainsi un pied à terre à Elisabethville et s'y rendent le week-end pour les loisirs et surtout la chasse.



(Terrain de chasse du bois de la Garenne à l'est de l'église – photo M. Bertinot)

Les enfants inscrits dans les établissements de la capitale passent leurs congés scolaires à Elisabethville et peuvent ainsi échanger avec les jeunes du cru. Des amitiés se tissent, elles se prolongeront après la guerre. Musiques, lectures, les goûts parisiens pénètrent ainsi en grande banlieue ; les horizons de chacun s'élargissent.

Les adultes se côtoient aussi, comme voisins ou bien par les services que rendent les résidents permanents aux « occasionnels » : Telle femme fera des ménages, tel homme entretiendra le parc et la piscine.



(Une des premières maisons à posséder une piscine privée à Elisabethville – photo D.Masfrand)

Ces semi-résidents s'intéressent à la vie du lotissement et participent occasionnellement aux débats du syndicat des propriétaires.

Les résidents permanents.

Ils sont en effet de plus en plus nombreux, venus d'horizons divers, attirés comme nous l'avons vu plus haut par les multiples avantages du lotissement et par les possibilités de la loi Loucheur de 1928.

Certains continueront de travailler à Paris, devenant ainsi les premiers représentants des migrations pendulaires plus tard représentatives de la commune dans le film : « Métro, boulot, dodo ». D'autres travailleront dans la région ou trouveront à s'employer dans les affaires de la S.A.G. : à la confiserie, à l'entretien des jardins et parcs du château ou de l'ermitage, serviront comme caddy au golf ou comme personnel dans les hôtelleries. D'autres encore seront employés dans la construction des villas. Certains achèteront, d'autres s'installeront dans des constructions sommaires comme on en trouvera jusqu'au début des années 50 dans le quartier de la gare, puis gagnerons peut-être dans des « cités » plus organisées et salubres.

C'est ainsi que verra le jour la cité Pinguely, avec ses cinq immeubles « collectifs » construits en marge d'Elisabethville, près des bois et sablières, le long de la voie ferrée.



Y seront logés des employés des chemins de fer, en particulier ceux travaillant pour l'entreprise Pinguely, qui possède un atelier sur place (il sera remplacé par la VIM au début des années 40, puis les locaux accueilleront l'IFABTP).

Y trouveront aussi un appartement des familles italiennes attirées par le travail, à l'instigation d'Ettore Siméoni, l'un des bâtisseurs d'Elisabethville. On dit qu'il a fait venir d'Italie du nord « un wagon de mandolines » - comprenez, quelques familles d'italiens.

(La cité Pinguely, aujourd'hui restaurée – photo D.M.asfrand)

L'entreprise Dugat installée dans le quartier de la gare, y construira aussi ultérieurement quelques bâtiments pour loger ses ouvriers.

La naissance d'un esprit de clocher.

Est-on d'Elisa ou d'Auber ?

Nous aurons sans doute souvent l'occasion de poser cette question. Pour l'heure, en 1930, la distinction est tangible. Voulu par Ramois avec une toponymie inscrite sur les plaques et les cartes, diffusée par la presse parisienne et locale, la distinction d'avec le bourg d'Aubergenville est sensible pour tous.

D'origines socio-culturelles différentes, les habitants d'Elisabethville se sentent encore éloignés des agriculteurs d'Aubergenville. L'éloignement géographique accentue sans doute cette impression. C'est d'autant plus vrai pour Epône, dont le centre se trouve à près de 3 km d'un lotissement encore en gestation dans ce secteur.

Mais les résidents, s'ils trouvent sur place les nombreux commerces nécessaires à leurs besoins, doivent faire le trajet, le plus souvent à pied, pour les formalités administratives en mairie, ou pour aller à la poste ou à la pharmacie...

Devant l'urgence scolaire, ils obtiendront pour leurs enfants, une villa mise à la disposition de l'institutrice par la SAG, en attendant l'ouverture, à la rentrée 1935, de l'école Reine Astrid. Le nouveau groupe (école de filles et de garçons réunies) s'installe à la périphérie du boulevard J. Rémy (actuel du commerce). Il accueille alors les jeunes de tout le lotissement, des secteurs d'Aubergenville ou d'Epône, ce qui pourra contribuer aussi à la perception d'une appartenance commune.

Notons ce nouvel hommage à la famille royale de Belgique : Astrid est une jeune princesse suédoise, épouse du prince héritier de Belgique, morte d'un accident de la route en 1935.

Fêtes et commémorations contribuent à donner au quartier-cité, un sentiment d'identification.

A côté des réceptions réservées aux parisiens aisés, la population résidente profite aussi d'un goût pour les festivités associé aux gens du nord, transmis par son grand ordonnateur : E. Ramoisy.

Tous ceux l'ayant côtoyé ont pu m'évoquer ce vénérable barbu, toujours actif et souriant. A la tête de la S.A.G il sera le décideur de tous les événements festifs ; du moins jusqu'à ce qu'il ne soit emporté par la faillite et les procès.

Sur la photo ci-jointe on le voit entouré de la première miss Elisabethville et de ses dauphines (Photo d' Auber Lisa - numéro spécial de 1988)



Là encore, la presse se fait l'écho d'animations fastueuses ou non qui devaient trancher par leur luxe avec celles des bourgs voisins.

La première des fêtes du quartier est sans doute celle de 1925, organisée par l'alliance mutuelle franco-belge, pour marquer la construction de la centième villa. Plusieurs dizaines de milliers de personnes y participent, essentiellement venues d'ailleurs que de nos communes.

Des articles du Petit Parisien, du Figaro ou de revues spécialisées, ainsi que la presse locale, annonceront chaque année, les attractions prévues au programme des fêtes d'Elisabethville.

L'année festive s'organise autour de deux moments forts : la fête d'Elisabethville, avec défilé, concert et élection de la reine (étalée sur 3 ou 4 jours) et la saint Christophe, sous l'égide du garage du même nom.



(Garage St Christophe en 2010 – photo D.Masfrand)

Cette dernière manifestation n'intéresse pas les seuls automobilistes, comme on s'en rend compte à la lecture de cet article de presse, postérieur aux années trente, mais qui entend ici en retrouver l'esprit.



(Courrier de Mantes du 25/07/50)

Ils sont encore nombreux ceux qui se souviennent avoir décoré leur vélos de guirlandes et fleurs pour défiler place de Louvain et place de l'étoile en espérant gagner le premier prix attribué au cycle le plus original.

Les réjouissances se tiennent habituellement sur le petit terrain vague dégagé derrière l'hôtel de la gare, au casino-théâtre, dans le parc du château autour du kiosque à musique.



(Le kiosque hier et aujourd'hui – carte archives municipales – photo D.Masfrand)

La greffe de la cité franco-belge semble réussie.

Nous avons vu cependant qu'elle restait partielle, Elisabethville est distante d'Aubergenville et d'Épône, la clientèle du dimanche est totalement extérieure à la cité.

Un aspect essentiel de l'œuvre sera estompé, voire occulté : celui de la fraternité militaire commémorant la guerre de 14-18.

Les années folles font de la « plage de Paris » qu'est devenue Elisabethville un lieu de résidence loin de toute idée de commémoration guerrière.

Les nouveaux résidents viennent de l'extérieur. Ceux qui ont fait la guerre sont du bourg, et c'est devant le monument aux morts érigé dans le cimetière voisin de la route de quarante sous, qu'ils se recueillent chaque année.

La crise économique des années 30 et la nouvelle guerre passée, il ne restera du complexe projet d'Elisabethville qu'un décor vide. Les monuments commémoratifs ne sont plus perçus comme tels.

Qui s'en soucie d'ailleurs, alors que son promoteur belge, peu scrupuleux, est discrédité ?

Est-ce un échec pour autant ?

Commercialement sans doute, puisque les 300 villas vendues en 1939 ne représentent qu'un cinquième de ce qui était attendu. Cela ne permet pas de rembourser les investissements ni les emprunts effectués. On connaît la suite pour la SAG et son président : Novembre 1939 la dissolution des sociétés d'E. Ramoisy est soumise au Roi ; c'est la fin d'un projet et la fin d'un homme entreprenant.

Le lotissement se cantonne à une partie centrale laissant les marges aux bois et broussailles ; entre le boulevard de Paris et le « bout du monde » il n'y a pas plus de 10 maisons sur le secteur d'Epône. Plus à l'est, l'église et l'école semblent monter la garde aux confins d'un monde hostile livré à la nature « sauvage ».



(La route du giboin, entre Epône et Elisabethville – archives mairie d'Epône)

Quelque jugement que l'on prononce aujourd'hui (le peut-on hors contexte ?) il me semble utile de souligner un point essentiel : Ramoisy a radicalement modifié la configuration urbaine de notre région, la faisant évoluer lentement mais sûrement, vers celle que nous connaissons actuellement.

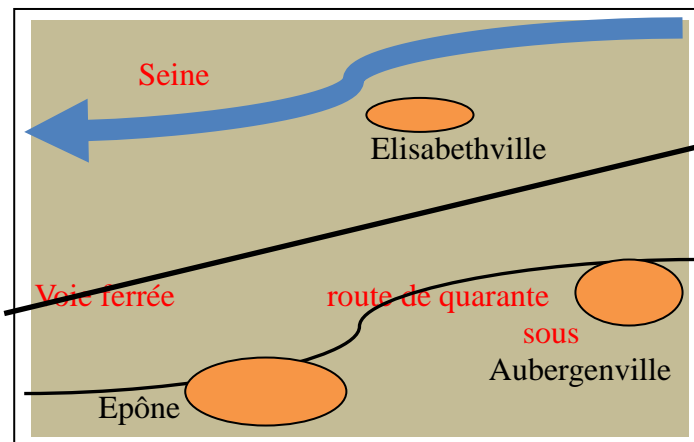
Ce personnage complexe est le véritable créateur du quartier d'Elisabethville et de tout ce qui fait son originalité ; à ce titre il mériterait peut-être que nous en pérennisions le souvenir.

Je laisse le mot de la fin à un journaliste de « La croix » qui écrit en septembre 1927, à l'occasion de la cérémonie de bénédiction de la première pierre de l'église saint Thérèse :

« ... l'activité généreuse et le talent organisateur d'un homme, Monsieur Ramoisy, ont fait surgir, à quelques 40 km de Paris, une cité nouvelle reçue en souvenir des heures douloureuses et glorieuses, le nom d'Elisabethville. »

(quotidien La Croix , septembre 1927 - D'après www.Gallica.fr)

À partir des années 30, nous avons maintenant 3 noyaux bien identifiés de fixation de l'habitat.



(Schéma D.Masfrand)

Numériquement les choses commencent à évoluer remettant en cause les poids respectifs de chaque village. le recensement de la période.

	1921	1926	1931	1936
Epône	1 055	1 083	1 130	1 100
Aubergenville	526	840	1 118	1 100
Elisabethville (évaluation)	-	100 maisons	190 maisons	300 maisons

(tableau des recensements de la période de l'entre-deux guerres)

Epône reste le principal regroupement en 1936 mais Aubergenville connaît un doublement de sa population – Elisabethville comptant presque pour moitié - et entame ici une progression qui sera relancée après la seconde guerre mondiale.

Les deux centres ruraux poursuivent leur évolution en marge du lotissement des bords de Seine. On s'attache par exemple à l'amélioration des axes de communication : on parle déjà de dévier la route de quarante sous hors d'Epône pour éviter les nuisances et les accidents.

C'est aussi pour les éviter que l'on construit un pont sur la voie ferrée Versailles-Mantes, au Poteau d'Epône, avec de la terre récupérée autour de l'église saint Bêat au moment du déplacement du cimetière et de l'aménagement de l'espace autour du monument.

On le voit en 1939 les accidents de la circulation deviennent préoccupants.

Une autre inquiétude aux conséquences plus dramatique pour les populations se fait jour aussi : la guerre menace, elle est déclarée en septembre de cette même année.

Tout va se figer pendant cinq années du fait du nouveau conflit. Ensuite rien ne sera plus tout à fait pareil à Aubergenville, Epône et Elisabethville.